

la biennale fait le ménage

Marcel Duchamp aimait à raconter un des happenings les plus célèbres auxquels il avait assisté. C'était à New York, au temps de néo-dada. On avait juché, pour l'occasion, une femme nue sur un tas de charbon dans les caves inondées de l'hôtel Waldorf-Astoria, et deux cents personnes du Gotha international, en smoking et robe de soirée, n'avaient pas hésité à venir patauger dans l'eau croupie afin de se rincer le regard. « *Le spectacle de ces c... qui avaient de l'eau jusqu'aux malléoles était inouï, rigolait Duchamp, et le plus formidable, c'était que cette femme, objet de leur curiosité malsaine, était moche.* »

Depuis que les Simone de Beauvoir et autres Betty Friedman ont levé l'étendard de la révolte, plus question, bien sûr, d'ainsi faire joujou avec le deuxième sexe. Ce qui nous est resté des happenings d'antan, maintenant que, de Copenhague à Dijon, Nantes ou Marseille, il a gagné les académies de province, c'est le décor : murs lépreux, accessoires misérabilistes, ustensiles fatigués. Fidèle à son histoire, cette douzième Biennale en offre quelques exemples navrants. Et pourtant, il semble que les organisateurs, cette année, aient donné un sérieux coup de balai.

Le plus inattendu, peut-être, dans la masse des œuvres exposées, c'est que leurs auteurs viennent moins de Houston-sur-Ruhr, ou de Düsseldorf-Texas que de Bogota, Caracas, Tunis... c'est-à-dire de pays latins ou méditerranéens autrefois fort négligés. Ainsi Polymeris, le Grec, dont les nabots adipeux évoquent le Goya de la « Maison du sourd ». Berrera, le Colombien, qui brosse des paysages vastes comme la cordillère des Andes. Quilici, le Vénézuélien : ses grandes toiles vertigineuses, qui penchent du côté du mysticisme et de la science-fiction, sont une révélation.



par JEAN-LOUIS FERRIER

**« Quelque chose bouge,
ça change même en France »**

La preuve que quelque chose bouge, c'est que ça change même en France. Il y a certes, ici comme partout, des artistes qui ont mal liquidé leur enfance : Philippe Favier, né à Saint-Etienne en 1957, est de ceux-là. Ses arabesques composées de minuscules figurines rappellent davantage les fades mignardises de la Pie-qui-chante que l'art pictural. Mais comment ne pas être ébloui par Denis Laget, stéphanois lui aussi ? Sa peinture se situe de plus en plus entre Matisse et le symbolisme.

L'art vidéo, enfin, moins envahissant, est devenu plus sage. « *Il n'est pas fait pour être vu par des spectateurs impatients* », précise le catalogue. Bigre ! On croirait un dépliant du musée du Louvre. La principale expérience vidéo se situe, à la Biennale, dans l'immense salle parabolique du palais de Tokyo, que domine « La fée électricité » où Dufy retrace en deux cent cinquante panneaux la très lénifiante histoire de l'électricité, de Thalès à Faraday.

Cette attitude aussi — ce respect de l'outil électronique par la jeune génération, joint au retour de la peinture — est une nouveauté. En mai 1968, les étudiants de Censier, singeant dada, ont élevé par entassement de matériel vidéo les barricades les plus chères du monde. Aujourd'hui, il y a près de onze millions de demandeurs d'emploi dans la seule Communauté économique européenne, le dollar est à sept francs passés. Les voies de l'art sont impénétrables. Mais il se pourrait bien que ceci ait inconsciemment aidé cela.

DOUZIÈME BIENNALE DE PARIS, musée d'Art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, 723.61.27.